

Horace - *Odes*, III, 10

Même si tu buvais au lointain Tanaïs, Lycé, mariée à un homme farouche, **tu me plaindrais en pleurant d'être couché devant tes portes inexorables, en proie aux Aquilons de la contrée. Entends-tu comme ta porte et le bois qu'entourent tes belles demeures mugissent sous l'effort des vents ?** Vois-tu comme Jupiter durcit, sous un ciel clair, les neiges tombées ? Dépose l'orgueil qui déplaît à Vénus, de peur que la corde et la roue ne se meuvent en arrière. Ton père, le Tyrrhénien, n'a pu engendrer en toi une Pénélope rebelle aux préteurs. Oh ! bien que ni les dons, ni les prières, ni la pâleur violette de tes amants, ni ton mari épris d'une concubine Piérière, ne te flétrissent, épargne tes suppliants ; Sois moins dure que le bois de chêne et moins cruelle que les serpents Maures ! **Je ne souffrirai pas toujours d'être couché sur ton seuil.**

Properc - *Elégies*, I, 16 - La porte parle

Moi que l'on ouvrait jadis pour de magnifiques triomphes, et que l'on connaissait chaste comme une vestale, au lieu du char doré qui honorait mon seuil, au lieu des supplications et des larmes des infortunés captifs, **je ne vois plus aujourd'hui que des libertins, qui viennent, au sortir d'une orgie nocturne, me frapper et m'assassir d'une main indigne. Chaque jour me retrouve chargée de couronnes qui me déshonorent, entourée des flambeaux qu'abandonne un amant éconduit.** Comment défendrais-je maintenant les nuits d'une maîtresse trop célèbre, moi qu'on a livrée au scandale par des vers obscènes ? Mais, hélas ! elle n'en ménage pas plus son honneur ; au milieu d'un âge corrompu, elle se distingue encore par ses désordres.

**Et cependant je ne puis écouter, sans partager sa tristesse et ses larmes, les plaintes amères d'un amant, hélas ! trop fidèle, qui passe auprès de moi de longues heures en vaines prières.** Jamais il ne me laisse aucun repos ; à chaque instant il m'assiège de ses vers langoureux. « **O porte, dit-il, plus cruelle que ta maîtresse elle-même ! pourquoi restes-tu fermée et silencieuse ?** Ne t'ouvriras-tu donc jamais à mon amour ? ne saurais-tu, par un bruit léger, rendre furtivement mes prières ? ne puis-je donc espérer aucun terme à mes ennuis, et faut-il que je réchauffe ton seuil en y cherchant un triste sommeil ? C'est là que me trouvent gisant et la nuit et les étoiles au milieu de leur carrière ; c'est là qu'au matin la brise compatira à mes peines. Pour toi, toujours insensible, tu n'as jamais répondu que par le silence de tes gonds aux accents redoublés de mes douleurs. Oh ! si ma faible voix, se glissant par une fente légère, allait frapper enfin celle que j'aime ! Bien qu'elle soit plus insensible que les rochers de la Sicile, plus inflexible que l'airain et le fer, elle ne pourrait cependant retenir quelques larmes, et la compassion se peindrait, malgré elle, dans son oeil humide. Maintenant un autre plus heureux la possède dans ses bras, et moi, le Zéphyr de la nuit emporte au loin mes plaintes. Toi seule es la principale cause de mes chagrin, ô porte, que mes présents n'ont jamais pu vaincre ; et cependant tu fus toujours ménagée par ma langue, qui respecta rarement quelque chose dans ses emportements. (...)

Tibulle - *Elégies*, I, 2

Verse encore ! dans le vin apaise mes douleurs neuves, pour que mes yeux vaincus enfin par la fatigue s'abandonnent au sommeil, et, quand Bacchus aura largement envahi mes tempes, que nul ne me réveille, dans le repos de mon triste amour ! On monte une garde farouche auprès de notre amie, et un dur verrou clôt solidement sa porte. **Porte d'un maître peu commode, sois battue par la pluie, sois frappée par la foudre lancée sur l'ordre de Jupiter ! Porte, allons, ouvre-toi, ouvre-toi pour moi seul et vaincue par mes plaintes, sans faire de bruit, furtive, en tournant sur tes gonds !** Et si, dans ma démence, je t'ai maudite, pardon ! Je souhaite que mes injures me retombent sur la tête. Il te convient plutôt de penser aux prières sans nombre que je t'ai adressées d'une voix suppliante, en comblant tes soutiens de mes guirlandes de fleurs. (...)

Ovide - *Les Amours*, I, 6

**Portier, toi que chargent, ô indignité ! de lourdes chaînes, fais rouler sur ses gonds cette porte rebelle.** Ce que je te demande est peu de chose : entr'ouvre-la seulement, et que cette demi-ouverture me permette de me glisser de côté ; un long amour m'a assez aminci la taille, et a rendu mes membres assez maigres pour qu'ils puissent y passer ; c'est lui qui m'apprend à m'insinuer sans bruit au milieu, des gardes, c'est lui qui guide et protège mes pas. Autrefois je redoutais la nuit et ses vains fantômes ; je m'étonnais qu'on pût marcher au milieu des ténèbres ; alors Cupidon se prit à rire avec sa tendre mère, assez haut pour se faire entendre de moi ; puis il me dit tout bas : "Toi aussi tu deviendras brave." L'Amour vint me surprendre bientôt, et maintenant je ne crains ni les ombres qui voltigent dans la nuit ni la main meurtrière armée contre moi. Je ne redoute que ton extrême lenteur ; c'est toi seul que je veux attendrir ; dans ta main est la foudre qui peut me perdre. Regarde, fais disparaître un instant cette cruelle barrière, et tu verras comme cette porte est mouillée de mes larmes. C'est moi, tu le sais, qui, au moment où des coups allaient pleuvoir sur tes épaules nues, intercérai pour toi auprès de ta maîtresse ; les prières qui eurent autrefois tant de pouvoir pour toi, aujourd'hui, ô ingratitudo ! ne peuvent-elles donc rien pour moi ? Paie-moi du service que je t'ai rendu ; voici l'occasion d'être aussi reconnaissant que tu le désires. **La nuit s'écoule, fais glisser les verrous, fais-les glisser, et puisses-tu, à ce prix, être pour toujours affranchi de ta chaîne, et ne plus jamais boire l'eau des esclaves.**

**Portier impitoyable ! tu n'écoutes pas ma prière ! Ta porte, du chêne le plus dur, reste fermée pour moi.** Que d'inébranlables portes soient nécessaires pour une ville assiégée, je le conçois ; mais au milieu de la paix, pourquoi craindre les armes ? Comment agirais-tu envers un ennemi, si tu repousses ainsi un amant ? La nuit s'écoule, fais glisser les verrous. Je viens désarmé ; des soldats ne forment point mon escorte ; je serais seul si l'Amour ne m'accompagnait. Je voudrais l'éloigner de moi, que je n'en aurais pas, hélas ! le pouvoir ; on parviendrait plutôt à me séparer de moi-même. L'Amour, les fumées d'un peu de vin dans la tête, une couronne qui tombe de ma chevelure parfumée, voilà toutes mes armes ; qui pourrait les craindre ? Qui n'oserait les braver ? La nuit s'écoule, fais glisser les verrous. Est-ce ta lenteur ordinaire, ou bien un sommeil contraire à mon amour, qui te rend sourd à mes prières qu'emporte le vent ? (...)